

Nouveau regard sur le terrain en communication :

Les banques d'images
des organismes scientifiques

IMAGES ET SCIENCES

JOËLLE LE MAREC

Cet article développe un aspect particulier d'une recherche sur les pratiques liées à l'image au sein des photothèques et banques d'images des organismes scientifiques. Dans une précédente publication, Igor Babou et moi-même en avons détaillé les principaux résultats, et en particulier, décrit le phénomène d'autonomisation des normes, pratiques et réseaux du secteur de la communication professionnalisée dans les institutions scientifiques¹ Ce que je souhaite développer ici, c'est plus particulièrement comment une conception du terrain défini comme un ensemble de situations de communication a permis d'entrer dans des rapports à l'image scientifique à partir des formes sous lesquelles elle se présente et des rôles qu'elle joue dans des communications sociales. L'enquête est prise comme une forme de communication sociale culturellement reconnue comme telle, ainsi que les séminaires dans lesquels nous avons pu retrouver nos informateurs et en découvrir d'autres. Dans l'enquête s'éprouve l'existence d'espaces sociaux – de champs donc – mais aussi des dynamiques de déplacements, non seulement ceux que « nous » (les enquêteurs issus des sciences sociales) observons chez « eux » (les professionnels dans les organismes de recherche) mais aussi les déplacements depuis « eux » vers « nous » dans l'espace académique. De ce point de vue, une des retombées de l'ensemble du travail effectué est la proposition générale d'un décentrement radical par rapport à un type d'enquête sur le fonctionnement des sciences qui privilégie à l'excès la posture qui a consisté, en ethnologie, à régler le problème de la construction de l'objet par la distance (le « laboratoire » comme lieu peuplé de

Cet article développe la manière dont une conception du terrain défini comme un ensemble de situations de communication a permis d'entrer dans des rapports à l'image scientifique à partir des formes sous lesquelles elle se présente et des rôles qu'elle joue dans des communications sociales. Dans les situations d'enquête éprouve l'existence d'espaces sociaux – de champs donc – mais aussi des dynamiques de déplacements, non seulement « nous » (les enquêteurs issus des sciences sociales) chez « eux » (les professionnels dans les organismes de recherche) mais aussi « eux » chez « nous » dans l'espace de la recherche. De ce point de vue, une des retombées du travail effectué est la proposition d'un décentrement radical par rapport à un type d'enquête sur le fonctionnement des sciences qui privilégie des dispositifs classiques de mise à distance de l'objet (le « laboratoire » peuplé distants, si possible physiciens des particules, ou astrophysiciens). Il s'agit, à l'inverse, d'analyser le fonctionnement des institutions de recherche tel qu'il se manifeste dans les communications qui le structurent et en structurent les frontières.

1. Référence article « Anthropologie des connaissances ».

chercheurs souvent les plus lointains, physiciens des particules, ou astrophysiciens) quitte à rechercher *a posteriori* les dimensions sociales dont on l'a purifié dans l'imaginaire qui a structuré la construction du terrain. Il s'agit tout au contraire d'analyser le fonctionnement des sciences par le fonctionnement des organismes de recherche tel qu'il se manifeste dans les communications qui le structurent et en structurent les frontières.

1. ENQUÊTE PAR LES COMMUNICATIONS ET THÉORIES DE LA SIGNIFICATION DANS LES ESPACES PROFESSIONNELS : DE LA BIBLIOTHÈQUE AUX BANQUES D'IMAGES

Dans une recherche précédente sur les transformations des pratiques de lecture et d'écriture à l'échelle d'une bibliothèque², nous avons commencé à mettre en œuvre empiriquement une conception spécifique du terrain. Nous n'avons retenu parmi un ensemble d'entretiens menés auprès de professionnels et de lecteurs, que ceux qui se constituaient en réseau de discours référant ensemble à des pratiques dont l'espace était explicitement celui de la bibliothèque universitaire. Chacun des professionnels de la bibliothèque partageait la même vision de l'établissement et situait spontanément sa place dans la chaîne du traitement du livre et dans la hiérarchie et il y avait recouvrement presque total entre l'espace physique, l'espace institutionnel et l'espace problématique de l'enquête.

Chaque entretien avait donné lieu à la collecte des objets textuels cités par les enquêtés et chaque lieu de travail où se déroulait l'entretien avait été photographié. Nous avons ainsi recueilli des unités complexes, des composites. Il s'agit de condensations à la fois matérielles et discursives, dynamiques, et dans lesquelles d'une part sont maintenues les relations entre différents registres sémiotiques mobilisés dans tout processus de communication sociale, et d'autre part sont mis à parts égales les phénomènes qui ont déjà trouvé une inscription, et ceux qui adviennent dans l'interaction. Plus largement, sont mis à parts égales les phénomènes qui donnent lieu à une inscription, et ceux qui ne s'inscrivent pas³.

La difficulté était alors de traiter ces composites, hétérogènes mais cohérents, pour construire des connaissances qui tirent leur pertinence d'autres raisons que celles fournies par les acteurs. L'ethnométhodologie a constitué une des tentatives de construction d'un savoir académique à partir de savoirs sociaux complexes, tentative dans laquelle cette construction est déléguée presque entièrement aux acteurs qui informent eux-mêmes leurs pratiques et leurs discours. Sans rentrer dans le détail de la critique qu'on peut faire à ce courant qui a souvent abouti à produire un discours sur la pratique de recherche plus qu'à la modifier véritablement, nous avons choisi un autre parti-pris. Pour arracher ces composites au flux des phénomènes reliés les uns aux autres par des points de vue pratiques locaux, on met en œuvre des catégories logiques qui permettent de traiter des éléments indépendamment de leur nature, de l'échelle à laquelle ils se déploient. Nous les avons donc structurés au moyen des trois registres nécessaires à tout processus de

2. Joëlle Le Marec et Igor Babou, « De l'étude des usages à une théorie des "composites" : objets, relations et normes en bibliothèque », in Emmanuel Souchier, Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec [sous la dir. de], *Lire, écrire, récrire – objets, signes et pratiques des médias informatisés*, p. 233-299.

3. Joëlle Le Marec, « Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux composites » *Études de communication*, n° 25, p. 15-40, 2002.

signification dans la sémiotique peircienne, qui sont suffisamment arbitraires et larges à la fois, pour ne pas ressembler à une mécanique explicative, mais qui, tout au contraire, laissent toute latitude pour progresser peu à peu dans la conceptualisation sans opérer de découpe de confort, aveugle à elle-même, dans le flux de ces phénomènes. Il s'agit pour nous d'identifier ce qui, dans nos composites, relève du registre de la priméité (les qualités, les potentialités) de la secondéité (les faits, les relations), de la tercéité (les normes).

Au fil des recherches menées au sein du laboratoire, nous nous sommes rendus attentifs dans tout processus de communication, quelle que soit l'échelle à laquelle il est observé (institutionnelle, médiatique, interpersonnel) à la présence de ces registres, et surtout au passage de l'un à l'autre. En effet, il n'est pas possible d'observer ce qui relève de la seule potentialité, car par définition ce qui est potentiel n'est pas observable. Mais il est possible de voir dans le moment de l'enquête elle-même des événements qui opèrent une mise en relation *hic et nunc*, comme le don imprévu. On repère également la manière dont s'incarnent des normes, par la présence de ce qui les manifeste chez tous les enquêtés. Enfin, on repère dans le foisonnement extrême des opérations de mises en relations, celles qui s'orientent vers leur propre effacement ou disparition, ou à l'inverse, celles qui permettent d'inscrire de nouvelles normes dans les cadres et formalismes de la pratique.

Dans le cas de la recherche « Images et sciences : pratiques et dispositifs de mise en circulation »⁴, pour le niveau spécifique de l'enquête sur les banques d'images, nous avons repris beaucoup d'éléments de la méthode mise en œuvre pour la recherche sur la bibliothèque, mais dans un contexte très différent qui a nourri une interrogation sur les limites de ce type de conceptualisation du terrain, lorsqu'on a affaire à des espaces beaucoup moins circonscrits que la bibliothèque.

En effet, nous avons gardé l'entrée par l'espace professionnel (les banques d'images) mais avec la volonté de dépasser l'étude de cas. Ceci nous a amenés à renoncer à l'évidence que constituait l'unité de lieu dans le cas de la bibliothèque. Cela nous a obligés à pousser dans sa logique propre une conception du terrain et de l'enquête comme pouvant être pensés empiriquement à l'ensemble des communications qui les constituent. C'est là en effet une contrainte importante par rapport au confort qu'offre une approche plus classique qui autorise le chercheur à interpréter les situations d'enquêtes comme des moments de recueil de données concernant d'autres pratiques et d'autres mondes que celui où il est engagé sur le champ.

Cette contrainte ouvre la voie à trois types de résultats importants.

4. Cette recherche été menée dans le cadre d'un programme collectif piloté par Joëlle Le Marec, sur le thème *Images et Sciences : Approche comparative de l'évolution de dispositifs sociaux complexes*, ACI 2002 « Terrains, Techniques, Théories : travail interdisciplinaire en sciences humaines et sociales », Ministère de l'éducation Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche/ENS LSH, 2007. La composition de l'équipe était la suivante : Joëlle Le Marec, Igor Babou, Florence Belaën, Anne Cambon-Thomsen, Pascal Ducournau et Philippe Hert. Voir dans ce même numéro les articles de Pascal Ducournau et Anne Cambon, et celui de Philippe Hert. Voir aussi Florence Belaën, « Le planétarium, observatoire de tendances », *Culture et Musées*, n° 10, 2008.

En premier lieu, elle permet d'être attentif à tout ce qui, dans la situation d'enquête, relève très directement des pratiques liées à l'image. De fait, sans même avoir cherché à observer – à surprendre dans une sorte d'existence « naturelle » – des pratiques professionnelles de production ou de transformation des images au sein des photothèques, nous avons eu un accès direct à de telles pratiques. En effet, non seulement nos enquêtés répondaient à nos questions, mais dans plusieurs cas, nous nous sommes aperçus que ce faisant, *ils étaient en plein travail* en dialoguant avec nous, de même que nous étions en plein travail en dialoguant avec eux. De plus, lors de ces échanges, ils nous ont donné des objets, dont l'ensemble constitue un corpus de productions matérielles concernant l'image scientifique.

En second lieu, cette contrainte permet de s'affranchir des frontières « administratives » ou physiques des espaces sociaux (une unité, un département, un service, un établissement) car elle permet d'éprouver directement l'existence d'autres frontières structurées par les rapports de communication. C'est dans la durée que l'on peut suivre le découplage progressif entre le terrain initialement constitué comme découpe opérée fondée sur des divisions préexistantes sur lesquelles il y a un consensus relatif (par exemple dans notre cas l'enquête se déroule sur les lieux d'exercice de pratiques professionnelles par les enquêtés) et les espaces socio-discursifs hétérogènes et répartis sur plusieurs lieux, qui s'avèrent réellement opérants du point de vue des pratiques professionnelles. L'effort entrepris pour rechercher quel pouvait être l'espace d'un terrain commun du point de vue des personnes interrogées a permis de voir se dessiner peu à peu les frontières d'un espace insoupçonné au départ : celui que structurent les communications entre professionnels de la communication, souvent chargés de la gestion des images scientifiques dans les organismes de recherche. Les frontières de cet espace (ou réseau) ne coïncident pas avec celles qui séparent le service de communication du laboratoire : elles passent à l'intérieur du laboratoire et parfois à l'intérieur de la photothèque. Nous y reviendrons.

En troisième lieu, la contrainte d'attacher strictement aux situations de communication pour définir le terrain permet, au fil de la recherche, un second découplage et une ouverture : la relative unité de temps et de lieu qui caractérise toute phase d'enquête dans une recherche⁵ peut éclater : des liens apparaissent entre ce qui se passe en situation d'enquête et situations de séminaires où nous retrouvons des professionnels de l'image scientifique (documentalistes, cinéastes, producteurs audiovisuels, ingénieurs, etc.) en plein « travail » de communication sur leurs pratiques dans des colloques et journées d'étude. Dans la recherche sur les photothèques des organismes de recherche, l'espace de l'enquête comme ensemble de situations d'entretiens organisées pour les besoins de la recherche s'avère très perméable à l'espace de situations de séminaires de recherche ou journées d'études sur l'image scientifique ou sur la communication.

Il n'y a rien d'étonnant à souligner qu'un rapport réflexif à la situation d'enquête intervient directement dans la reconstruction permanente de l'objet de recherche. Mais il est plus difficile de pousser cette démarche dans sa logique :

5. Cette caractérisation devient actuellement une exigence administrative dans tout programme de recherche : il est nécessaire d'anticiper les missions (lieux de la recherche) et les calendriers (temps de la recherche) très à l'avance et de les respecter, pour justifier du financement demandé.

dans le cas présent, cela revient à renoncer, au moins partiellement et à certains moments, à la distinction entre situations de communication à des fins d'enquête, et situations de communications académiques et professionnelles sur nos thèmes de recherches. On peut au choix étendre le périmètre de ce qui constitue les données d'enquêtes et requalifier ainsi non seulement le fameux « verbatim », mais l'ensemble des situations vécues pendant l'enquête⁶, ou bien réinterpréter les situations d'enquête elles-mêmes comme des situations qui peuvent être requalifiées hors espace académique, et cela non seulement pour les enquêtés (il est courant d'admettre que les enquêtés peuvent avoir des enjeux propres dans la situation d'enquête), mais aussi pour nous-mêmes.

2. LE DON ET LA PAROLE DANS LES PRATIQUES LIÉES AUX IMAGES

Avant tout, quelques précisions concernant l'enquête : nous avons interrogé des personnes à l'INSERM (responsable photothèque et responsable service de communication), au CNRS (responsable photothèque et chef du service), à l'IRD (responsable photothèque), à l'Institut Pasteur (responsable photothèque). Des entretiens ont également été menés au sein des banques d'images du CEA, de l'IFP, Météo-France, de l'Institut Biomérieux.

Nous avons imaginé, dans un premier temps, de solliciter des objets et documents mentionnés dans les entretiens décrivant des tâches professionnelles que nous souhaitions prendre comme unité de collecte composite. Mais les choses se sont passées autrement : chaque personne interrogée nous a donné spontanément des objets et documents sans que nous ayons à les solliciter. De ce fait, nous avons abouti à la collecte d'un corpus d'objets et documents à propos d'images, corpus issu du don spontané de tous les enquêtés. Les conditions de constitution de ce corpus sont constitutives de la problématique, et relèvent de l'intégration du rapport au terrain comme ensemble de situations de communication dans cette problématique. Elles s'intègrent à l'analyse des processus de production, transformation, circulation des images à propos de sciences.

Le don qui survient est peut-être la forme la plus intéressante de repérage du registre de la priméité dans le processus de signification qui se joue dans la situation d'enquête. Ce qui relève de la priméité est en effet une potentialité qui n'a pas encore trouvé sa représentation : elle est saisie ici dans l'action elle-même, en tant que pratique mettant en relation deux identités, celle du sociologue et celle du professionnel. Le don, c'est-à-dire le déplacement intentionnel d'un objet d'un donateur à un destinataire, peut donc constituer le marqueur, au plan empirique et théorique, de l'identité et des formes d'engagement des acteurs sociaux. Par ailleurs, tout don déborde la situation dans laquelle il prend place : il n'est pas seulement une symbolisation d'un état, mais aussi et surtout un dépassement de

6. C'est ce retour sur les situations d'enquête constituées en corpus de situations de communication qui m'a permis, au moment de ma thèse, d'opérer un déplacement par rapport à ce que j'avais initialement considéré comme les données. Mais il s'était écoulé en moyenne trois à quatre ans entre les premières enquêtes et leur reprise dans le cadre de la thèse. Dans le cas présent la requalification de certaines situations de communication vécues dans l'enquête est un processus continu qui a démarré à l'issue des phases d'entretien, et qui a été particulièrement activé lors d'un séminaire qui, un an après la clôture du programme, nous a permis de reconstituer en objets des situations précédentes.

cet état, ce qui le rend pratiquement impensable part les théories fonctionnalistes dans la mesure où celles-ci supposent des dynamiques sociales fondées sur le besoin, la satisfaction, le calcul d'intérêt, l'organisation rationnelle. Or le don est un non-sens par rapport à une théorie des acteurs et des systèmes rationnels. Les héritiers de Mauss, notamment Alain Caillé⁷, désignent le don comme débordement incessant des rapports sociaux pensés sur un mode rationnel. Il pose des principes de liberté et de spontanéité comme étant constitutifs des dynamiques sociales. De ce point de vue, ce que le don a à voir avec la priméité c'est qu'il fait exister, pour chacun, un monde de potentialités, une indétermination. Dans la même opération, il relie, il crée un lien social. Comme le note Peirce :

Prenez par exemple la relation de donner. A donne B à C. Ceci ne consiste pas en ce que A jette B et que B frappe accidentellement C [...]. Le mouvement de la chose donnée n'est pas nécessaire. Donner est un transfert du droit de propriété. Or, le droit est une affaire de loi, et la loi est une affaire de pensée et de signification⁸.

En tant que processus intentionnel, le don est une pratique qui fait signe. Ces conceptions permettent d'articuler une conception anthropologique maussienne à une conception sémiotique peircienne.

Le corpus constitué avec les dons permet de rompre de manière convaincante avec la représentation des recherches sur l'image comme formations sémiotiques dont la forme canonique serait le document plan, représentation graphique ou tirage photographique : est ici corroborée la pertinence du cadrage théorique proposé par Igor Babou dans ce même numéro. En effet, les acteurs qui souhaitent nous donner des productions représentatives de leur travail sur l'image et avec les images nous donnent très peu de ce type de documents. Ils nous donnent des livres, des plaquettes, des cédéroms, des modes d'emploi des interfaces des banques de données, des organigrammes. On peut donc ainsi s'affranchir de la constitution d'un corpus d'images fondé sur un stéréotype de corpus d'images effectivement socialement pertinent, mais uniquement pour des usages très spécifiques (dont la forme diaporama, étudié par Anne Cambon et Pascal Ducournau⁹). Cette collecte permet donc d'éviter le détour qui consiste à réinjecter dans des objets la complexité et l'hétérogénéité constitutive des pratiques dont ils sont issus, au moyen de pesants modèles d'une génétique des pratiques appliqués *a posteriori* sur un corpus d'images.

Par rapport à l'enquête sur la bibliothèque, il y a donc ré articulation des discours et des objets, avec une meilleure intégration de cette articulation dans une problématique communicationnelle de l'enquête. Par exemple, le fait que ces dons aient été systématiques doit être interprété. On peut le mettre en relation avec un commentaire lui aussi presque systématique, et qui rend explicite l'importance du don dans le cas où celui-ci est attendu et qu'il n'intervient pas : les responsables des photothèques et des services de communication déplorent la

7. Parmi ses nombreux ouvrages sur le sujet, voir notamment « Anthropologie du don », La Découverte, Paris, 2007.

8. Chandler Peirce, *Écrits sur le signe*, p. 100, Seuil, Paris, 1978.

9. Voir leur contribution à ce même numéro.



Une partie du corpus des documents qui ont été donnés dans le cadre de l'enquête.

faible « remontée » d'images provenant des chercheurs eux-mêmes. Mais ces professionnels au moment de l'enquête donnent volontiers et spontanément des images et des productions médiatiques aux chercheurs en sciences humaines et sociales que nous sommes. Il y a donc tension entre une relative clôture (relatée par nos informateurs) séparant les chercheurs et les services de communication, et une ouverture (éprouvée directement dans la situation d'entretien) de ces services de communication aux chercheurs que nous sommes, et qui participent de ce fait dans l'enquête à une circulation des images à propos de sciences.

Que signifient, que font ces dons dans les situations d'enquête ? Il n'est évidemment pas possible d'épuiser le sens de tels événements. Mais nous avons dit plus haut que nos informateurs *travaillaient* en nous informant sur leurs pratiques : ils nous parlent de l'effort permanent de constitution et de développement d'un réseau, et le font en parlant, ils nous y engagent, nous y intègrent, nous intéressent à son existence.

Deux des dons sont des objets fondateurs de photothèques ou de leur développement. Le premier est un ouvrage commémoratif des 50 ans de l'organisme ayant suscité la collecte de fonds photographiques auprès des chercheurs de l'établissement, ce qui a abouti à la création de la photothèque. Le second est une plaquette d'exposition d'une sélection d'images scientifiques obtenues en laboratoires par des techniques très différentes. L'exposition a eu un retentissement international, elle a littéralement créé un genre, celui des « étonnantes images ». Cette exposition a également permis à son créateur de développer à la fois la photothèque et de faire de son unité le lieu central du développement des dispositifs d'informatisation des banques d'images de plusieurs organismes. Les deux

enquêtés sont les créateurs de ces services fondés sur des productions inaugurales, aujourd'hui fragilisés, voire menacés par la réduction des effectifs et la redéfinition de leurs fonctions. Le processus se perpétue dans son principe et s'inverse dans ses formes : le jeune responsable d'un service de communication a entièrement réorganisé les unités de ce service et redéfini leurs missions : il nous donne les nouvelles plaquettes promotionnelles de l'organisme, pour la réalisation duquel il s'est adressé à des photographes et des graphistes externes, « des vrais professionnels ». Là encore il s'agit d'un document qu'il souhaite fondateur, dans la rupture, mais qui témoigne de l'inversion effective de tendance par rapport aux photothèques inaugurales.

Un autre don est un Cd-rom prototype de réalisations futures qui pourraient être pour le donateur l'occasion de fonder une nouvelle orientation approche culturelle de l'image scientifique. Quelques mois plus tard, ce Cd-rom est d'ailleurs à nouveau présenté par la même personne lors d'une journée d'étude où l'auteur interpelle les chercheurs présents : la recherche en sciences humaines et sociales a-t-elle des éléments pour l'éclairer sur les réactions qu'a suscitées ce prototype ?

Le responsable d'un service de communication dont dépend la photothèque nous donne d'emblée un organigramme grâce auquel il se présente avant tout comme manager, et revendique très concrètement l'importance d'une lisibilité institutionnelle de la communication. Dans le courant de l'entretien, il insistera très fréquemment sur la nécessité d'un haut degré de professionnalisation de la communication. Il nous donne en fin d'entretien des plaquettes dont il a piloté la réalisation. L'entretien s'ouvre avec le don d'un organigramme qui doit faire reconnaître les métiers de la communication au sein même l'organisme de recherche, et se clôt avec des plaquettes promotionnelles qui doivent faire reconnaître l'image de l'institution à l'extérieur. D'une certaine manière, nous entrons en collègues par l'organigramme, et nous repartons vers l'extérieur en messagers de cette institution.

Autre exemple, une équipe nous a donné un mode d'emploi de la photothèque, document récemment élaboré par le service, distribué très largement au sein de l'organisme, et qui manifeste à la fois le savoir-faire technique de l'unité et son souhait d'être « utilisée » par ses interlocuteurs, en interne et en externe.

Si nous nous incluons dans les situations que nous avons suscitées dans l'enquête, nous disposons d'une série d'actions dans lesquelles les images sont données et commentées en fonction d'enjeux qui sont précisément ceux que nous cherchons à dégager : les chercheurs en sciences humaines et sociales sont potentiellement, pour ces professionnels, des membres d'un réseau élargi qu'ils ne cessent de construire. Ce qui compte, c'est que nous sommes témoins et acteurs d'une circulation d'objets lors d'échanges destinés à construire ces alliances et à développer ces actions : au nom d'une valeur patrimoniale dans le cas du don d'un ouvrage commémoratif, au nom d'une valeur d'innovation dans le cas du don d'un Cd-rom expérimental. Le fait que nous ne recevions pas d'images canoniques, c'est-à-dire de simples tirages photographiques, ne signifie pas bien sûr que de tels tirages n'existent pas et ne sont pas communiqués à ceux qui les

demandent. Mais il montre bien que le travail effectué par la photothèque nécessite une intense production d'objets médiatiques complexes.

Revenons alors à l'analyse des situations qui suscitent le don ou bien des commentaires à propos des dons dans nos enquêtes.

Nous avons dit que les professionnels de la photothèque déploraient le fait que les chercheurs ne faisaient pas suffisamment « remonter » leurs images à la photothèque. Pourtant il existe une situation mentionnée deux fois où le don d'images de la part de chercheurs pose problème. Il s'agit du cas des chercheurs proches de la retraite ou récents retraités, à la tête de fonds photographiques importants qu'ils souhaitent donner à l'organisme de recherche qu'ils quittent. Nous en avons rencontré un, qui a fait sa propre base d'images vidéo. Il désigne pendant l'entretien des cartons rangés près de son bureau : des tirages photographiques de collègues, qu'il juge avoir une valeur patrimoniale, et dont il devient le gardien sans pourtant avoir reçu cette mission de l'institution, mais par scrupule, sentiment du devoir, passion personnelle. Par contre, le responsable du service dont dépend une des photothèques évoque avec une certaine ironie les « cartons de photos » qui sont soumis à son service, et qui lui posent problème. Il y a un malentendu flagrant entre une conception de la photothèque vue par ces chercheurs donateurs comme service d'archives ayant vocation à conserver des collections constituées au fil d'une carrière, et la manière dont les photothèques se construisent et s'organisent pour créer l'image de l'institution de recherche dont elles dépendent. Ce malentendu porte sur les différences qui peuvent exister entre production d'images liée à des parcours de recherche d'individus travaillant pour l'institution, et production d'images organisée par l'institution pour communiquer sur elle-même et sur sa production de recherche.

C'est sans doute pourquoi nous sommes destinataires de nombreux documents qui nous sont donnés spontanément ; en tant que chercheurs en sciences sociales travaillant sur les images scientifiques, nous apparaissions comme des interlocuteurs et destinataires pertinents d'une production qui montre comment l'institution s'organise pour communiquer sur elle-même vers des personnes et des instances intéressées.

Un an après la fin de l'enquête, nous revivons à l'occasion d'une journée d'étude sur l'image scientifique¹⁰ une situation que nous rapprochons de celles que nous avons vécues alors, et qui nous permettent de réactiver la réflexion sur le périmètre d'un terrain ouvert et sur la temporalité d'une enquête qui ne peut d'achever sur décision unilatérale en quelque sorte. À l'issue de la seconde des deux journées au cours desquelles les interventions de sémioticiens, historiens, philosophes, chercheurs en communication, se sont succédées, interviennent une ingénieure et une physicienne, spécialistes de la microscopie électronique en transmission¹¹. Elles font une présentation passionnante de l'ensemble des dimensions qui interviennent dans la production et l'interprétation des images de microscopie électronique : elles exposent, très en amont de l'obtention des

10. Journées d'études pluridisciplinaires : « Les images scientifiques, de leur production à leur diffusion », 24-25 janvier 2008, IRIST Université Louis Pasteur- Strasbourg 1.

11. Jeanne Ayache et Gabrielle Ehret.

images proprement dites, les opérations intellectuelles, sociales, institutionnelles, techniques, qui conduisent à privilégier le choix de fabriquer une image dans une démarche de recherche. Elles évoquent leurs relations avec les chercheurs : l'une d'elle a été informatrice d'une historienne des sciences au moment où celle-ci faisait sa thèse¹². C'est cette chercheuse qui organise la journée d'étude et qui les a invitées. En reprenant leurs places elles tendent les deux tomes d'un ouvrage écrit par un collectif d'auteurs dont elles font partie, sur les techniques de préparation pour la microscopie électronique en transmission¹³. Même s'il n'y a pas don à une personne en particulier, il y a don dans la mise en circulation auprès des participants de cet objet à propos d'images scientifiques. C'est le type de situation que nous avons vécu dans l'enquête. La démarche est proche, et l'objet vient compléter la palette de ces documents donnés par des professionnels de l'image des sciences qui s'organisent pour communiquer à propos de ce qu'ils font.

3. L'AUTONOMISATION D'UN ESPACE DE LA COMMUNICATION PROFESSIONNALISÉE

Nos informateurs évoquent volontiers la dynamique d'un amont et un aval de la photothèque dans une sorte de chaîne de l'image : l'amont est constitué par les laboratoires et l'aval par des « clients » (musées, etc.). On pourrait donc penser à une répartition classique des acteurs suivant une trajectoire de diffusion de l'information ou des images, depuis les laboratoires vers divers publics. Les images traverseraient des sortes de frontières entre les laboratoires et le public en passant par les banques d'images. C'est pourquoi nous avons prévu d'interroger les personnes citées par les professionnels des banques d'images (scientifiques fournisseurs ou « client »), en partant de l'idée que nous allions suivre le trajet des images depuis la photothèque vers l'amont (le labo) et l'aval (les musées, médias, etc.), pour articuler notre terrain avec celui des autres membres de l'équipe travaillant dans des laboratoires, ou dans l'espace médiatique. Les premiers entretiens menés avec une productrice audio-visuelle, un chercheur passionné par le microcinéma, un réalisateur audiovisuel, nous ont en effet fait renoncer à cette hypothèse concernant le suivi des trajets de l'image car aucun d'entre ceux qui étaient désignés comme « clients » ou « fournisseurs » d'images scientifiques de la photothèque ne se ressentait comme tel. Ce qui était exprimé par ces personnes était plutôt l'appartenance au même milieu professionnel que celui du responsable de la photothèque.

Or, si l'on revient en détail sur le travail sur l'image dans les photothèques, on s'aperçoit que les documentalistes sont souvent en relation avec des chargés de communication des laboratoires ou des établissements.

Raph¹⁴ : Il y a des départements scientifiques plus gros que d'autres : SHS est un très gros, Sciences de la vie est un gros aussi. On s'aperçoit qu'à certains moments

12. Catherine Allamel Raffin, *La production et les fonctions des images en physique des matériaux et en astrophysique*, Directeurs de thèse : M. B. Ancori (Université Louis Pasteur, Strasbourg) et M. B. Jurdant (Université Paris VII-EHESS).

13. Jeanne Ayache, Luc Beaunier, Jacqueline Pottu- Boumendil, Gabrielle Ehret, Danièle Laub, *Guide de préparation des échantillons pour la Microscopie électronique en transmission*, Presses Universitaires de Saint-Etienne, 2007.

14. Nous avons pris le parti, dans notre rapport de recherche, d'anonymiser les entretiens.

Les banques d'images des organismes scientifiques 59

on n'a pas d'arrivée d'images dans ce domaine-là, on essaie alors de contacter des gens, de voir ce qui s'est passé. On passe souvent par des chargés de com. Mais en fait en Sciences humaines on a beaucoup d'images d'archéologie, sur des missions archéologiques [...]. Je suis en charge d'un des dossiers, Chimie Beauté, avec une collègue ingénieur chimiste, qui était auparavant chargée de communication au département chimie. Là, on est en relation directement avec les chercheurs, et on met vraiment des articles chercheurs.

[...] Avant, on avait seulement des liens vers les laboratoires, mais on a fait de plus en plus de liens vers le communiqué de presse correspondant. C'est, une fois de plus, dans ma politique personnelle de veiller à ce que scientifiquement les choses soient bien décrites, que l'on ait suffisamment de science et pas seulement de la « belle image », et que de plus on puisse aller vers plus d'information scientifique si on en a envie.

Ce qui est intéressant dans cette citation, c'est que le lien avec les chargés de communication, ou avec des chercheurs ayant une activité de chargé de communication, est mis en avant pour promouvoir l'importance du lien avec les chercheurs et des valeurs de la scientificité. Tout se passe comme si ce qui était premier chez l'interlocuteur du laboratoire, bien qu'il soit chargé de communication, était son rattachement à la sphère professionnelle de la recherche.

Ensuite, lorsque nous rencontrons ceux qui sont désignés comme des clients privilégiés des photothèques, ceux-ci ne se qualifient pas forcément comme « clients », mais se décrivent eux-mêmes comme membres du réseau, ou collègues intéressés à la communication scientifique. La désignation d'un monde extérieur à la science, les clients, le public, renvoie plutôt aux professionnels de la communication.

Enfin, ces constats basés sur le discours des acteurs décrivant leurs relations sont renforcés par la description qu'ils font de leurs pratiques. Sur le site web de la photothèque d'Alpha Recherche, certains liens vers les laboratoires aboutissent sur des communiqués de presse, qui ensuite seulement renvoient vers les pages des laboratoires. Ces pages sont souvent mises en forme par des chargés de communication aidés de webmasters.

Cette articulation cohérente et systématique entre acteurs et discours de la communication est particulièrement nette dans les grands organismes qui ont des moyens plus importants. Quoique moins évidente, cette tendance apparaît également dans les petites structures. Ceci peut se décrire comme une autonomisation de la sphère de la communication professionnelle, qui crée peu à peu son propre espace à la fois social et discursif, en empiétant sur l'espace du laboratoire et sur l'espace des photothèques. Peu à peu, même si se maintient dans le discours une équivalence du type « laboratoire = sphère de la recherche », il n'est plus pertinent de décrire un intérieur de la science qui coïnciderait avec les limites de l'institution scientifique : la communication, ses acteurs, ses pratiques et ses discours colonisent peu à peu tous les espaces disponibles.

Raph : Alex peut vous donner un aspect général, car c'est elle qui a vision sur les contacts, en tant que responsable de la photothèque. Par exemple au niveau des utilisateurs, des reportages, des collaborations avec les agences photos, etc. Elle voit vraiment comment se situe la photothèque par rapport à toutes ces actions de

communication. Comme je vous le disais, elle est au niveau éditeur et images : elle maîtrise donc l'aspect sélection des images qui vont entrer dans la base ; et aussi le côté diffusion des images. C'est elle, en général, qui assure tous les contacts extérieurs. Côté exposition, il y a Chapy, qui s'occupe aussi des festivals : elle s'occupe des images animées, parce qu'elle présente des films dans des festivals, autour d'un chercheur, elle crée des kits : un film, un chercheur, dans le cadre de festivals ou de journées de communication autour de la science, qui sont organisées par les collectivités locales. Elle s'occupe en ce moment d'un festival à Noirmoutiers, sur des thèmes comme la pêche l'an dernier, le littoral cette année. Elle sélectionne les films qui vont être projetés au festival, c'est toute la partie valorisation des images d'Alpha Recherche, que ce soit fixe ou animé. Elle récupère toutes les demandes des gens, des collectivités, ou même des écoles.

Nous pouvons confronter ces résultats avec ceux obtenus par Philippe Hert, qui travaille dans le cadre de ce même programme de recherche sur les pratiques des chercheurs, son entrée dans le terrain étant le laboratoire. Lorsqu'il évoque son objet de recherche (la circulation des images scientifiques) Philippe Hert a le plus grand mal à trouver un interlocuteur au sein du laboratoire car son projet inspire une certaine méfiance, ce dont nous n'avons pour notre part jamais souffert, étant accueillis à bras ouverts par les acteurs de la communication. Il n'apprend que tardivement, presque incidemment, l'existence d'une chargée de communication du laboratoire. Lorsqu'il suit le travail de publication d'un chercheur écrivant un article pour le journal d'Alpha Recherche, il s'avère que le chercheur n'a jamais rencontré la sphère de la communication à aucune des étapes de la rédaction y compris lors du choix des images. De même que les acteurs de la communication opèrent au sein de leur propre réseau qui chevauche partiellement celui des laboratoires, les chercheurs, même dans leurs pratiques de communication, opèrent également à l'intérieur d'un réseau propre. L'expérience que Philippe Hert et nous-mêmes avons vécue par rapport à nos terrains respectifs est très significative de cette étanchéité des réseaux que nous supposions en relation constante. Nous nous étions attendus à ce que nos terrains convergent vers la mise en évidence de trajectoires ou de croisements entre chercheurs et professionnels de la communication. Il n'en a rien été. Même si les acteurs de la communication organisent leur propre action comme celle d'une mise en relation entre différents espaces, ils opèrent de fait une clôture de leur propre espace une fois que celui-ci s'est autonomisé en se professionnalisant. Par contre, ce qui apparaît est, dans la photothèque comme dans le laboratoire, c'est une production permanente d'objets et documents, qui peuvent mobiliser des normes, procédures, et acteurs extérieurs.

4. L'ENQUÊTE ET LE SÉMINAIRE : LA COMMUNICATION ET LA RECHERCHE

À PROPOS DES IMAGES SCIENTIFIQUES

Au phénomène d'autonomisation d'un espace de la communication professionnalisée objectivé par l'enquête, fait écho la dissociation des communications qui constituent le terrain en deux ensembles de situations : les entretiens et visites dans les lieux d'exercice de nos enquêtés, et les interactions dans les séminaires où nous les retrouvons parfois.

Au cours d'une première partie de l'enquête, c'est nous qui invitons à deux reprises une des personnes que nous avons interviewée, Maud Livrozet d'abord à un séminaire sur l'audiovisuel scientifique¹⁵, ensuite à une journée d'étude liée au programme de recherche que nous menons sur images et sciences¹⁶. Dans les deux cas, Maud Livrozet (production audiovisuelle, cité des Sciences et de l'Industrie) nous interpelle en tant que chercheurs pour mener ensemble une réflexion commune et partager ses questions sur les possibilités de développement d'une production culturelle qui problématiserait l'image scientifique. À l'appui de sa réflexion, elle projette des extraits d'une vidéo à la production de laquelle elle a contribué. Maud Livrozet est dans une pratique qui relève en permanence de la création, et de la réflexion.

Plus tard, lors de l'interaction déjà évoquée avec des spécialistes de la microscopie électronique, le séminaire est redevenu pour nous terrain d'observation des pratiques du don.

On peut rapprocher ces interactions entre collègues, chercheurs et professionnels, menant une réflexion sur l'image scientifique, de certains moments des enquêtes où les enquêtés ont explicitement déclaré leur intérêt pour le travail de recherche que nous faisons, parce qu'ils étaient eux aussi engagés depuis longtemps dans une réflexion poussée sur l'image¹⁷.

Certains d'entre eux ont d'ailleurs participé à des programmes de recherche-développement lors de la création des dispositifs d'informatisation des fonds photographiques. Ils sont familiers de la fréquentation d'une zone de partage importante entre recherche, recherche-développement, et production culturelle, de la même manière que nous sommes familiers de cette frontière partagée avec la réflexion professionnelle en muséologie, ou dans la recherche sur les technologies de la communication.

Nous voilà donc à la fois tantôt difficilement visibles à nous-mêmes, acteurs sur le terrain de nos propres enquêtes, engagés dans des pratiques de communication liés à l'image dans des situations qui sont des entretiens pendant lesquels nos interlocuteurs sont en plein travail de réflexion et de développement de leur réseau, tantôt poussés à réfléchir en collègues dans des séminaires dont nous avons l'initiative et qui de ce fait mettent à l'épreuve les clôtures imaginaires entre terrain et labo.

Que pouvons-nous tirer de cette diffraction de l'enquête en espaces distincts dès que nous allons dans la logique de notre définition du terrain comme ensemble de situations de communication ?

15. Séminaire « Sciences, communication et société » du C2SO (ENS/LSH, Lyon) et du CRICS (Paris 7), Troisième séance consacrée à l'audiovisuel scientifique, 24 février à l'Université Denis Diderot-Paris 7.

16. Journée d'étude « Images et sciences : pratiques et dispositifs de mise en circulation », 6 et 7 avril 2006, ENS Lettres et Sciences humaines.

17. Il faut signaler ici que si nous sommes enseignants-chercheurs à temps plein, nous sommes intéressés et impliqués dans la vie des institutions culturelles. Je peux me retrouver dans des situations symétriques de celle de Maud Livrozet, lors de la participation à la conception de dispositifs audiovisuels ou multimédia par exemple.

Au moins une hypothèse, qui est à relier, et à confronter, avec la mise en évidence d'un phénomène d'autonomisation de la communication professionnalisée : il existe un autre espace qui ne recouvre pas, lui non plus, les limites spatiales des unités habituellement constituées en lieux de la recherche (le laboratoire) et lieux de la communication (les services de communication) : il est difficile de le caractériser car nous sommes à l'intérieur lorsque nous en éprouvons l'existence par la perméabilité des frontières entre l'espace académique et celui de la pratique professionnelle de nos interlocuteurs. Mais il s'agit d'un espace sans doute capital pour la compréhension du fonctionnement des sciences, et qui renvoie à un processus inverse par rapport à l'autonomisation du secteur de la communication professionnelle rationalisée : le travail permanent, entre professionnels de la communication travaillant et chercheurs en sciences humaines et sociales, sur leurs propres pratiques respectives.

L'image scientifique est à la fois un excellent témoin pour observer l'autonomisation des métiers de la communication, et inversement, le lien entre une partie de la communauté de ces professionnels et les chercheurs en sciences humaines et sociales.

JOËLLE LE MAREC